

L'ART MUSICAL

REVUE MENSUELLE CANADIENNE

-- BOITE POSTALE 2181 --

L. E. N. PRATTE PROPRIÉTAIRE.
1076, rue Notre-Dame.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

UN AN (Campagne)	\$1.00
UN AN (Ville et distribution à domicile)	1.15
LE NUMÉRO	15 Cts

LES MAÎTRES CHANTEURS DE NUREMBERG

Comme c'est la première fois qu'on joue les Maîtres chanteurs en France et que l'Opéra de Paris va les représenter dans quelques mois, je demande la permission d'initier les lecteurs de L'ART MUSICAL — dont bien, peu ont probablement pu entendre l'œuvre, — à l'intrigue comme au sens de cette extraordinaire comédie-lyrique, merveille absolue de théâtre et de musique, chef-d'œuvre tel, qu'on se demande si ce n'est pas par là que, logiquement, il eût été opportun de commencer l'éducation wagnérienne.

En fait, et coutumes à part, lesquelles sont foncièrement allemandes et de plein moyen-âge, il n'existe guère de poèmes d'opéra-comique mieux construits, ni en plus parfait accord avec les règles qui régissent le théâtre. Reste, pour rompre avec les habitudes, le symbole, très haut, très instructif, qui se dégage des Maîtres ; mais encore est-il si habilement éparé, si discret en son élevée signification, que ceux-là même qui ne le distingueraient pas prendraient tout de même un égal plaisir à la représentation de cette alerte comédie, toute fleurie de gaieté, toute épanouie de verve hilarante.

Procédons par ordre, et allons d'acte en acte.

Le jeune chevalier Walker de Stolznig, venu à Nuremberg, y est reçu chez Pogner, orfèvre et maître chanteur.

Pogner a une fille, Eva, de qui la jeunesse et la grâce ont vivement séduit l'inflammable Walter. Au lever du rideau, nous sommes à la fin de l'office de la veille de la Saint-Jean, dans l'église de Sainte-Catherine. Parmi les assistants se trouvent Eva et Magdalène sa nourrice ; Walther, debout près d'un pilier, déclare par signes son amour à Eva, manifestations auxquelles celle-ci répond avec une pudique discrétion très touchante.

À la sortie des fidèles, Walter arrête Eva au passage et la supplie de lui dire si son amour a quelque chance d'être partagé ? "Eva, répond Magdalène, ne sera la femme que de celui qui, le lendemain, jour de la Saint-Jean, sera couronné "maître-chanteur" — Et le vainqueur, dit Walter, ce sera... ?" — "Vous, ou personne ! ajoute Eva."

Dès lors, il est facile de prévoir que nous allons assister à la lutte du chevalier amoureux, dans le but d'obtenir la main d'Eva, lutte qui occupera les trois actes. Serait-ce là tout ? C'est tout, en apparence ; mais cette lutte ne sert que de prétexte à la donnée extérieure, au moyen de laquelle Wagner a pu construire toute une action morale et de haute signification qui elle, forme le fond même de l'œuvre. Ceci, d'ailleurs, va devenir fort apparent au cours du récit de l'ouvrage, ainsi qu'on s'en apercevra.

Eva a donc quitté l'église, et Walther, demeuré seul, a été confié par Magdalène aux soins du jeune David, l'apprenti de Hans Sachs, le cordonnier poète. David, aidé par d'autres écoliers, s'occupe à préparer tout un matériel pour la réunion des "Maîtres" qui doit avoir lieu tout à l'heure, dans l'église, laquelle sert d'école de chant. C'est alors, que, tout en accomplissant sa besogne, David indique à Walter ce que doit savoir un homme pour devenir "Maître".

Et c'est un prétexte naturel à la mise en évidence du ridicule des règles surannées qui régissent tyranniquement l'art de tous ces bourgeois artistes. Nous voyons donc poindre une seconde action, toute morale : la lutte du génie libre et fier contre l'étroitesse des conventions admises.

Les Maîtres arrivent successivement, Pogner est très étonné de rencontrer là Walter, qui explique sa présence par son désir de prendre part à l'épreuve du chant dont la récompense sera la main d'Eva. Beckmesser, greffier de la ville, *maître chanteur* ridicule et fat, réclame de Walter un chant d'épreuve, car c'est la règle.

Walter chante et — naturellement — après cet essai, déclaré ridicule par Beckmesser qui en a noté les fautes, il est éliminé. Seul, Hans Sachs, au tumulte, reste pénétré d'admiration devant la fougue juvénile et l'inspiration enthousiaste du chevalier.

Le deuxième acte représente les maisons de Pogner et de Sachs, séparées par une petite rue qui se perd au fond de la scène. Sachs, tout en préparant les souliers du greffier Beckmesser, est occupé à réfléchir au chant de Walther, lorsqu'Eva vient le trouver. Suit alors une scène exquise, au cours de laquelle la jeune fille, ne voulant pas avouer son amour pour Walter, cherche à savoir de Sachs ce qui s'est passé à l'école de chant. Ce qui s'est passé ? Parbleu, Walter a été battu, et devra aller chanter ailleurs ! Eva bondit irritée ; Sachs sait désormais ce qu'il voulait savoir.

Resté seul, Sachs médite. "Il s'agit de veiller, dit-il." En effet, il va veiller sur le bonheur d'Eva...

Et voici bien, dès lors, la véritable action morale, le drame humain, petit drame intime, très grand plutôt : le renoncement de Sachs.

L'excellent homme, qui n'est pas un vieillard, mais un homme mûr, et qui a fait sauter Eva enfant sur ses genoux, se serait volontiers accoutumé à l'idée d'en faire sa femme. Et c'est lui qui va s'appliquer à la donner à Walter. Le vrai sujet des *Maîtres* est là, sujet de haute humanité et d'abnégation douloureuse. Aussi la figure de Sachs, une des plus belles qu'on ait jamais mises au théâtre, reste-t-elle inoubliable, en sa philosophique mélancolie, toute rayonnante de bonté simple et de volontaire dévouement.

Mais Beckmesser, le grotesque, va venir chanter sa sérénade sous la fenêtre d'Eva, d'Eva qui, pour fuir avec son chevalier, ordonne à Magdalène de prendre sa place au balcon. Et Beckmesser vient, et il chante, et Sachs marque les fautes à coups de marteau sur une semelle ; et Sachs chante aussi, et c'est un épouvantable vacarme au milieu de la nuit ! David intervient, rosse Beckmesser ; les voisins s'éveillent, les commères se mettent à leurs fenêtres, agissent, et versent des flots d'eau sur tout le monde. Le tumulte est à son comble ; il s'achève en un indescriptible tohu-bohu du comique le plus effréné, où, musicalement, la gaieté descriptive fait rage.

Et arrive un veilleur de nuit qui, n'entendant plus rien, se figure qu'il a rêvé !

À l'acte III, Sachs est dans son atelier lisant un vaste *in-folio*. *La méditation de Sachs*, qui commence avec le prélude, est une page célèbre à juste titre. Il ne paraît pas possible d'arriver, par la musique, à faire *penser* plus profondément, et nulle part, à ma connaissance, la musique ne fut appelée aussi manifestement à dire ce que les mots n'eussent pu exprimer ; car, il ne faut pas l'oublier, Sachs étant, par ses pensées, par ses visées, par ses théories, une sorte d'isolé dans son milieu, qui donc l'expliquerait ? La musique se charge de ce soin, avec quel art prodigieux, avec quels lumineux moyens, il faut l'entendre pour s'en rendre compte !